

35

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

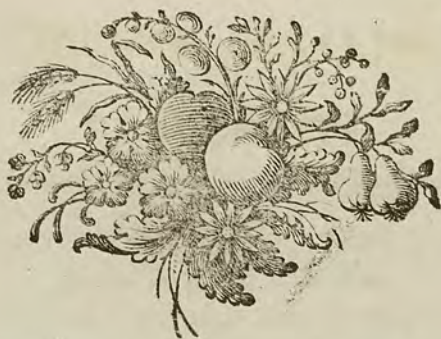
FONDATION
DE LA LIBERTÉ,
AMUSEMENT DRAMATIQUE
ET LYRIQUE,

En vers et en deux actes, orné de
couplets patriotiques, suivi de plusieurs
évolutions militaires;

DÉDIÉ

*Aux Défenseurs de la Liberté & de la République Française,
une, indivisible, impérissable.*

P..... M. C. Q.



A NANTES.

an 2.

P E R S O N N A G E S.

AJAX, *Citoyen.*

COURAGEUX, *idem.*

VAILLANT, *idem.*

L'OUBLIÉ, *Prisonnier d'Etat depuis six ans.*

URGINE, *épouse de l'Oublié.*

AIMÉ, *filz de l'Oublié & d'Urgine.*

LE GOUVERNEUR DE LA PRISON D'ÉTAT.

LARAMÉE, *Invalide.*

LAFLEUR, *idem.*

CERBERE, *Geolier de la Prison d'Etat.*

L'OURS, *idem.*

Troupe de Citoyens & d'Invalides.

*La pièce se passe dehors & dedans la Prison d'Etat.
Il doit avoir dans la cour, devant ladite prison, un
banc & une fontaine.*



F O N D A T I O N
DE LA LIBERTÉ,
AMUSEMENT DRAMATIQUE
ET LYRIQUE,
En vers et en deux actes.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

LARAMÉE, LAFLEUR *sont en faction sur le haut
du fort.*

LAFLEUR, *prenant une prise de tabac.*

ME voilà sans tabac. (*à part.*) Laramée est rêveur.

LARAMÉE, *avec distraction.*

Ce seroit à mon âge avoir bien du bonheur.

(*Ici Lafleur se promène derrière Laramée, de très-près
Laramée se retourne vivement & ils se heurtent ensemble*
Je croyois posséder deux châteaux en Espagne.
Etant en faction, c'est où le soldat gagne.

L A F L E U R.

Un soldat pauvre est riche en faisant son devoir.

L A R A M É E.

Nous le faisons. Apprends qu'on veut nous décevoir.
 Sous le harnois de Mars, depuis quarante-quatre,
 On veut contre mon sang me forcer à me battre.
 Sur le point d'arriver aux portes du trépas,
 Faut-il toujours nous voir avec notre arme au bras ?
 Devroit-il m'en coûter dans une heure la vie,
 Je défobéirai pour servir ma patrie.

L A F L E U R.

Laramée, oses-tu ?

L A R A M É E.

Tel est mon sentiment.

Je te dis que je veux manquer à mon serment.
 Voici, mon cher ami, ce que tu dois connoître :
 Le bien, l'Etre Suprême, & la Loi pour ton maître.

L A F L E U R.

Je suivrai tes conseils.

L A R A M É E.

Le temps passé n'est plus.

Tu fais qu'on va bientôt supprimer les abus ;
 De plus, tu dois savoir que le patriotisme
 Peut lutter à-présent contre le despotisme.

L A F L E U R.

Ami, le Gouverneur devient un peu plus doux ;

L A R A M É E.

Tu n'es pas sans savoir qu'il a besoin de nous.

L A F L E U R.

Ce n'est pas sans raison.

L A R A M É E.

Le peuple est en colere.

L A F L E U R.

En nous comportant bien....

L A R A M É E.

C'est ce qu'il nous faut faire.

D'ailleurs, notre dessein est d'agir comme lui ;

Et ce sera pour nous le meilleur point d'appui.

*(Ici Laramée & Lafleur font demi-tour à droite , s'éloignent
& reviennent.)*

Mais as-tu bien fondé l'esprit de la Tulipe ?

L A F L E U R.

Entre nous, il n'est bon que pour fumer sa pipe ;

Il ne se mêle plus des affaires du temps ;

Mais nous lui connoissons de très-bons sentiments ;

Tous les soirs il nous dit de très-belles histoires ;

Il aime à rappeler ses anciennes victoires.

L A R A M É E.

Allons, ne parlons plus, voici le Gouverneur.

*(Ici Laramée & Lafleur font demi-tour à droite , &
s'éloignent ; le Gouverneur examine un instant le de-
hors ; les sentinelles lui présentent les armes ; le Gou-
verneur rentre , ils se rapprochent.)*

L A F L E U R.

Le conte où l'on rit bien, c'est dans Richard sans peur.

L A R A M É E.

On s'amuse aussi bien avec Robert le Diable.

L A F L E U R.

A propos... as-tu soin de cette femme aimable ?

L A R A M É E.

Je ne néglige rien, même envers son époux.

(Ici on entend un grand bruit de verroux.)

Tu vas bientôt la voir, & ce bruit de verroux

Est l'heure accoutumée où chaque misérable

Prend par ce soupirail un air plus favorable.
Tu fais que ce Cerbere est si peu complaisant.

L A F L E U R.

Il aime son profit & n'est jamais content.
(*Ici ils font demi-tour à droite, s'éloignent & reviennent.*)
Ce fort est bien placé.

L A R A M É E.

J'en connois plus de quatre
Qui ne pleureroient pas de le voir faire abattre.

L A F L E U R.

Il faudroit bien du temps. Il est vieux

L A R A M É E.

J'en conviens ;
Mais pour un grand travail on trouve des moyens.
Paix, paix, retournons-nous, j'aperçois une ronde.

S C E N E I I.

UN OFFICIER D'INVALIDES, LES PRÉCÉDENTS.

L' O F F I C I E R.

DANS les postes enfin j'ai trouvé tout le monde.
(*Il rentre.*)

S C E N E I I I.

LES PRÉCÉDENTS, L'OUBLIÉ, *sans être vu.*

L' O U B L I É.

EST-CE toi, Laramée ? Es-tu seul dans la cour ?

L A R A M É E.

Non, non, nous sommes deux, & la clarté du jour.

(*Apart.*) Heureux qui la verra peut-être dans une heure.
Pour un mortel si bon quelle triste demeure.

L' O U B L I É.

Mon ami, je te cause ici bien du chagrin.

L A R A M É E.

Ce fiége va bientôt changer notre destin.
Si la mort m'eût ôté ma trop dure existence,
Je ne connoitrois pas un traître & sa vengeance.

(*Ils s'éloignent & reviennent.*)

L' O U B L I É.

Après avoir joui sous le plus beau rayon,
Je me vois sous les clefs d'une horrible prison.
A chaque pas, grand Dieu ! je vois ma sépulture ;
Français, êtes-vous sourds aux cris de la nature ?
Mortel impérieux, crois-tu que tes amours
Ont le droit d'enfermer des époux pour toujours ?
Est-ce assez de souffrir, au pied d'une muraille,
Un froid insupportable ; & coucher sur la paille.

L A R A M É E.

Malgré que l'ordre soit d'en changer tous les mois,
A-peine si dans deux on en donne une fois.

L A F L E U R.

A qui la faute enfin?...

L A R A M É E.

A ce geolier barbare,
Disant que son confrere est beaucoup trop avare ;
Et quand ils sont d'accord ils paroissent si doux,
Qu'on voit qu'ils ne sont bons qu'à tourner des verroux.
Lafleur, surveillons bien.

(*Ils s'éloignent & reviennent.*)

L' O U B L I É.

Malheureuse journée !

Où mon sort m'a conduit dans ma plus belle année.

L'aiguillon qui me pique est un maudit serpent,
Et son dard en furie a fait tout mon tourment.
Son funeste poison augmente ma foiblesse,
Pour terminer mes jours dans cette forteresse.

L A R A M É E.

Ne perdez point l'espoir... C'est un peu de gâité
Qu'il faut prendre aujourd'hui.

L' O U B L I É.

Je suis trop agité.
O toi, soleil brillant du jour qui nous éclaire!

L A R A M É E.

Vous reverrez bientôt sa puissante lumière.

L' O U B L I É.

Chère épouse! mon fils! c'est vous que je veux voir.

L A R A M É E.

Vous aurez ce plaisir peut-être avant ce soir.

L' O U B L I É.

Que je serois content de pouvoir les entendre!

L A F L E U R.

Ne nous exposons pas à nous laisser surprendre.

(*Ils s'éloignent & reviennent.*)

S C E N E I V.

URGINE, LES PRÉCÉDENTS.

U R G I N E.

PAR l'abord effrayant de ce séjour affreux
J'appréhende d'y voir un époux malheureux.

L' O U B L I É, *à part.*

Je reconnois sa voix si douce & naturelle.

URGINE.

9
U R G I N E.

C'est ce bon serviteur qui fait la sentinelle.
Voilà l'heure à-peu-près de notre rendez-vous.

(*A Laramée.*)

Ne vous exposez pas.

L A R A M É E.

Je ferai tout pour vous.

(*à l'Oublié.*) Vous pouvez à présent parler à votre femme.

L' O U B L I É.

Quel doux contentement s'empare de mon ame!

L A R A M É E.

Parlez un peu plus bas, je crains les rapporteurs.

L' O U B L I É.

Urgine!...

U R G I N E.

Cher époux!...

L' O U B L I É.

Quand est-ce que nos cœurs

Pourront se réunir?...

U R G I N E.

Prends encor patience,

Dans peu tu trouveras la fin de ta souffrance.

L' O U B L I É.

Que tu m'es consolante! & mon fils, sa santé?

U R G I N E.

Il dort mieux que nous deux dans la tranquillité;

Il n'a plus ce plaisir que l'on sent à son âge;

Il semble qu'il connoît ton cruel esclavage.

Le matin, s'éveillant, il cherche à s'amuser;

Je comble ses desirs avec un doux baiser.

L' O U B L I É.

Ne me rappelle pas un langage si tendre,

Pour qui j'ai su jadis tout oser entreprendre;

La Fondation.

B

L A R A M É E.

De grace éloignez-vous , car j'apperçois quelqu'un.
(Ici Urgine sort avec peine.)

S C E N E V.

L A R A M É E , L A F L E U R , C E R B E R E.

C E R B E R E , *faisant beaucoup de bruit avec ses clefs.*

A L L O N S , il faut descendre.

L A R A M É E.

Ah , quel homme importun !

C E R B E R E.

L'Ordre est du Gouverneur ; étant à fond de cale ,
 On évite un boulet aussi bien qu'une balle.

L' O U B L I É.

Ne puis-je pas en^{cor} voir le jour un moment ?C E R B E R E , *à part.*Vraiment il fait pitié. *(haut)* Descendez promptement.

L' O U B L I É.

Ne pourrois-tu donc pas pour un foible salaire..

C E R B E R E.

Cela ne se peut pas , je suis trop en colere.

L' O U B L I É.

Puis-je avoir pour tantôt ou pour demain matin
 Deux feuilles de papier & un flacon de vin.

C E R B E R E.

Laissez-moi réfléchir.

L' O U B L I É.

Allons , fais ton possible.

II

C E R B E R E.

Vous connoissez l'endroit où je suis très-sensible.
Donnez-moi de l'argent?

L' O U B L I É.

Tu préviens mon dessein.

C E R B E R E, *à part.*

Le pauvre malheureux, comme il sent le sapin!..

L' O U B L I É.

Tiens voilà deux écus, le restant est pour boire.

C E R B E R E.

Je vous servirai bien.

L A R A M É E, *à part.*

C'est difficile à croire.

(Ici Cerbere ferme une porte en faisant beaucoup de bruit,
& revient parler à Laramée; ce dernier feint de ne
pas l'entendre.)

C E R B E R E.

Laramée!... Es-tu sourd? ... Il est en faction...

Réponds-moi.

L A R A M É E.

Je ne puis.

C E R B E R E.

Quelle réflexion!

Je t'ai toujours connu le titre de brave homme;
Si tu veux m'obliger, bois un coup de rogomme.

(Ici Laramée n'accepte rien, & observe beaucoup d'im-
mobilité.)

Quoi!.... tu fais des façons!

L A R A M É E, *d'un ton brusque.*

Non, je ne boirai pas.

C E R B E R E, *rentrant.*

Va! tu peux bien servir d'exemple à des soldats. (Il rentre.)

SCENE VI.
LARAMÉE ET LAFLEUR.

LAFLEUR.

Il vouloit te tenter.

LARAMÉE.

Ce n'est point à mon âge
Que je dois du service en faire un badinage.

(Ils s'éloignent & reviennent.)

LAFLEUR.

Nous n'avons rien à craindre, approchons-nous encor.

LARAMÉE.

Il est temps de passer dans chaque corridor.

LAFLEUR.

Nous avons trop tardé.

LARAMÉE.

C'est bien à quoi je pense.
Réparons cette faute & gardons le silence.

(Ils rentrent.)

SCENE VII.
URGINE, CERBERE.

Ici Urgine regarde un instant le fort avec beaucoup de tristesse.

CERBERE, sortant du fort, croyant être seul.

(appercevant Urgine.)

PEUT-ON être si bête!... ah! Madame, pardon;
Excusez-moi d'un mot qui se dit en prison.

U R G I N E.

Je n'y trouve aucun mal.

C E R B E R E.

Vous êtes bien honnête.

U R G I N E.

Hélas!...

C E R B E R E.

Est-ce quelqu'un qui vous trouble la tête ?

U R G I N E.

Vous l'avez deviné. Puis-je...

C E R B E R E.

Que voulez-vous ?

U R G I N E.

Si je pouvois le voir.

C E R B E R E.

Peut-être votre époux ?

Seroit-il par hasard dans cette forteresse.

U R G I N E.

Que trop... (*Elle cherche dans sa poche.*)

C E R B E R E.

Continuez, votre sort m'intéresse.

Comment s'appelle-t-il ?

U R G I N E.

Son nom est l'Oublié.

C E R B E R E.

C'est un fort honnête homme ; (*à part.*) elle me fait pitié.(*haut.*) A pouvoir lui parler, c'est un peu difficile.

Je crois que c'est pour lui que je vais dans la ville.

Je vais m'en assurer. (*Il sort un papier de sa poche.*)

Oui, voilà bien son nom.

D'abord, pour du papier & du vin un flacon ;

(*à demi-voix.*) Il en a grand besoin.

U R G I N E.

Que venez-vous de dire ?

C E R B E R E.

Quand il parle de vous, il gémit, il soupire ;
Rien n'est plus naturel.

U R G I N E, *lui donnant une bourse.*

Acceptez cet argent.

(Cerbere fait des façons.)

Allons, acceptez donc... ne faites point l'enfant ;
Et ayez soin de lui.

C E R B E R E.

Vous en ferez contente.

U R G I N E.

Je compte sur vos soins.

C E R B E R E, *à part.*

L'aventure est plaisante.

Voilà ce qui s'appelle entendre la raison ;
L'Ours comptera long-temps sur ce revenant-bon.

U R G I N E.

Revenez promptement.

C E R B E R E.

C'est bien ce que je pense,

Et vous pouvez compter sur ma reconnoissance.

U R G I N E.

Mais quel est votre état ?

C E R B E R E.

Vous allez le savoir :

D'abord j'ai dans les mains un extrême pouvoir ;
Et quant à votre époux c'est moi qui le gouverne,
Et la nuit & le jour, avec une lanterne.

U R G I N E.

C'est bon, je vous entends.

(Ils sortent.)

SCENE VIII.

URGINE, seule.

BARBARE Gouverneur,

Tel étoit ton projet d'agir avec rigueur.
 Puisque tu m'as caché le seul objet que j'aime,
 Cruel ! oui, contre toi ma vengeance est extrême.
 Tu comptois sur ta ruse en me parlant d'amour ;
 Apprends que la justice est à l'ordre du jour.
 Suis-je seule en ces lieux ?... Depuis six mois d'absence,
 Que de peines ! grand Dieu ! j'implore ta puissance,
 Prends part à mes malheurs , fais-moi voir aujourd'hui
 L'époux que l'amitié m'a donné pour appui.
 Sois sensible à ma voix , grand maître de la terre ;
 Fais sur tous les tyrans éclater ton tonnerre.
 C'est en brisant les fers de tous les bons Français ,
 Que tu pourras d'un traître en punir les forfaits.
 Mon fils à chaque instant il me dit , tendre mere !
 Est-ce bien aujourd'hui que je verrai mon pere ?
 Il me fixe , il gémit , je lui cache mes pleurs ;
 Ce moment si touchant rappelle mes malheurs.

(Avec illusion.)

Qui paroît à ma vue ? ô moment agréable !
 Il veut me présenter une main secourable.
 Où suis-je ? je l'entends ; cher époux , si c'est toi ,
 Ne cesse donc jamais de compter sur ma foi.
 Mais... tu ne réponds pas ? Seroit-ce ma présence
 Qui t'oblige en ces lieux à garder le silence ?

(Avec beaucoup de douceur.)

De grace approche-toi , reprends donc ta gaité ,
 Tu vas bientôt avoir ta chere liberté.
 Approche , approche encor ; ta marche chancelante
 Retarde à te prouver mon amitié constante.

Où tu voudras aller je veux suivre tes pas ;
 Ne vois-tu pas ton fils qui vole dans tes bras !
 Voilà le vrai tableau qui rappelle à mon ame
 Et ta brûlante ardeur & ta constante flamme...
 Tu t'éloignes , cruel ! & tu ne me dis rien !
 J'ai ta main & ta foi par le plus doux lien.
 Ne crois pas de trouver une épouse infidelle.
 Je ne fais où je suis... sous mes pas je chancelle.

(Elle revient de son illusion.)

Mais , je ne le vois plus , quel est ce changement ?
 Un plaisir aussi court augmente mon tourment.

(Ici Urgine réfléchit un instant.)

Mon espoir n'est point vain , redoublons de courage ;
 Les Français dans la guerre ont toujours l'avantage.
 Si du moins je pouvois partager sa douleur ,
 Cette juste moitié soulageroit mon cœur.
 Voici mon ennemi , ne faisons rien connoître ,
 On doit dans tous les temps se méfier d'un traître.

SCENE IX.

URGINE , LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR , d'un ton d'ironie.

AH ! Madame , bon jour , comment vous portez-vous ?
 Je me rappelle encor de vos accents si doux ;
 Je viens vous consoler ; si mon desir extrême
 Vous a privé de voir le mortel qui vous aime...

URGINE , à part.

Ah ! quel monstre à mes yeux ! (haut) scélérat inhumain ,
 Je viens de découvrir ton barbare dessein.

LE GOUVERNEUR.

Mon dessein ne fut pas de vouloir vous déplaire.

URGINE,

U R G I N E , *à part.*

Je vais pour un moment lui cacher ma colere.

LE G O U V E R N E U R.

Depuis que votre amour guide en ces lieux vos pas,
Mon cœur est enflammé de vos divins appas ;
En joignant à vos traits un brillant caractère,
Ces belles qualités vous donnent l'art de plaire.

U R G I N E , *à part.*

(*Haut , avec colere.*)

Je suis à bout. Cruel , vois-tu bien que mes yeux
Fixent en ce moment ton visage odieux ;
En faisant voir ici ton cœur pusillanime ,
Ma haine contre toi de plus en plus s'anime ;
Et comme on te connoît du nombre des sujets ,
On ne tardera pas à rompre tes projets.

LE G O U V E R N E U R.

Vous me jugez bien mal. (*à part*) Son entretien m'étonne.
(*Haut.*) J'ai toujours respecté votre aimable personne.
Mais vous me connoissez au moins depuis trois ans ,
Et n'ayant pu manquer à mes engagements....

U R G I N E.

Qu'oses-tu dire encor ?

LE G O U V E R N E U R , *à part.*

Je ne fais plus que dire.

(*Haut.*) Peut-on... désapprouver ce que l'amour inspire ?

U R G I N E.

Malgré qu'on t'ait donné le droit de gouverner ,
Je vais en peu de mots ici te condamner :
Tigre !

LE G O U V E R N E U R.

Je puis d'un mot...

U R G I N E , *avec vivacité.*

Tu n'as rien à m'apprendre.

Pourquoi m'as-tu celé le mari le plus tendre ?

La Fondation.

C

LE GOUVERNEUR.

Je puis en ce moment contenter votre cœur.

URGINE.

Va, je méprise trop les offres d'un menteur ;
 Et quelque soit pour moi ta lâche complaisance,
 La liberté bientôt prouvera ma constance.
 Tu dois te rappeler que c'est dans cette cour
 Que tu me fis des vers pour prouver ton amour.
 » Si ce peintre amoureux, bien plus adroit qu'un autre,
 » Pouvoit peindre mon cœur toujours auprès du vôtre..
 Tu voulois imiter ces sublimes prélats,
 Que l'on peut comparer aux plus grands scélérats.
 Oui, toujours animés d'un affreux fanatisme,
 Cherchent à soutenir les droits du despotisme ;
 Ces êtres si pieux, en cachant leur courroux,
 A qui l'on ne pouvoit parler qu'à deux genoux,
 Bénissant par coutume un peuple respectable,
 Qui leur tert de risée étant ensemble à table.
 Après ces vérités tu me fixes encor ;
 Tu pouvois adoucir mon déplorable sort.
 Apprends donc que l'intrigue est la source du vice,
 Qui trop long-temps, hélas ! ne sert que l'injustice.
 Nous en viendrons à bout, tôt ou tard l'intrigant
 Se trouve humilié. D'abord, voici comment :
 En planant sur le monde il se fait un passage,
 Sans avoir calculé la longueur du voyage ;
 Et marchant dans l'espoir d'accomplir son dessein,
 Il se casse le nez au milieu du chemin.
 En faisant ton tableau tu ne vois point l'abîme
 Où tu vas te plonger pour expier ton crime.
 Cependant, si tu veux suivre ici mon avis,
 Crois-moi, ne reste pas long-temps dans ce pays ;
 Va te mettre en chemin, va dire à ta patrie
 Qu'elle te donne un cœur & une ame attendrie ;
 Si quelqu'un te connoît du nombre des humains,
 C'est qu'il est ignorant de tes lâches desseins.

LE GOUVERNEUR.

Quoi, vous me regardez ?

URGINE.

Pour un monstre & un traître..?

LE GOUVERNEUR.

Vous pourriez bien, Madame, apprendre à me connoître.

URGINE.

Sois Anglais, Espagnol, Suédois, Autrichien,
 Tu ne feras jamais qu'un mauvais Citoyen.

LE GOUVERNEUR.

Savez-vous à quel point peut s'étendre ma haine.

URGINE.

La mienne à ton égard va plus loin que la tienne.
 Je vais joindre mon fils, & te laisse en ces lieux.
 Attends ce qu'on prépare à l'homme ambitieux ;
 Je puis bien à-présent sans crainte te maudire.

(Elle sort.)

SCENE X.

LE GOUVERNEUR, *seul.*

APRÈS un tel adieu, je n'ai plus rien à dire.

SCENE XI.

VAILLANT, LE GOUVERNEUR.

VAILLANT, *d'un ton de fierté.*

PAR un ordre du Peuple, ainsi que du Sénat,
 Je viens pour visiter cette prison d'état.

LE GOUVERNEUR, *à part.*

Du Peuple & du Sénat c'est un parlementaire.

V A I L L A N T.

Eh bien !...

LE GOUVERNEUR, *avec réflexion.*

Dans un instant je vais vous satisfaire :
D'abord vous allez voir des affûts dans la cour,
Puis vous visiterez ensuite chaque tour.

V A I L L A N T.

Ma foi, vous faites bien d'en agir de la sorte.

LE GOUVERNEUR.

Je vais dès à présent vous faire ouvrir la porte.

(Ici le Gouverneur sonne une cloche, & Vaillant entre avec lui.)

SCENE XII.

AJAX, COURAGEUX, TROUPE DE CITOYENS.

A J A X.

F R A N Ç A I S, votre bonheur conduit ici vos pas.
Pour un si grand ouvrage il nous faut des soldats.
Le bon moment s'avance, & la patrie entière
Va prouver aux humains qu'elle est juste & sévère.
Cet être ambitieux comptant sur son projet,
Ignore son destin & le mal qu'il a fait.
On peut tout espérer, & si la bombe éclate,
C'est là qu'il faudra voir le brave démocrate.
Amis, redressons-nous, ne soyons plus petits ;
Heureux qui s'armera pour venger son pays !
Il faut nous assurer des gens qui sont injustes,
Et choisir parmi-nous des mortels qui soient justes ;
Sur qui l'on peut compter, se choisir un sénat,
Et prendre des moyens pour gouverner l'Etat.
Ne nous aveuglons pas sur la belle éloquence,
Il nous faut du sang-froid avec de la prudence.

Ne dormons que d'un œil , & l'autre surveillant
 Connoîtra l'égoïste ainsi que l'intrigant.
 Après avoir parlé sur ce qui nous regarde ,
 Voilà les premiers points sur qui nous prendrons garde.
 De trois partis enfin si deux briguent nos droits ,
 Les mortiers & canons decideront du choix.

C O U R A G E U X.

Si nous voulons changer notre loi trop antique ,
 Armons-nous promptement pour la chose publique.

A J A X.

Si ce cruel parti s'irrite contre nous ,
 C'est sur lui qu'il nous faut porter les premiers coups.

C O U R A G E U X.

C'est notre intention.

A J A X.

Suivant ce que je pense ,
 Le peuple va bientôt connoître sa puissance.

C O U R A G E U X.

Qui contre son pays cherche à faire du mal ,
 Doit s'attendre à périr par un revers fatal.

U N C I T O Y E N.

Déjà près de la ville un corps d'infanterie
 Semble nous menacer de son artillerie.

A J A X , avec humeur.

De la patrie enfin es-tu le défenseur ?
 Le soldat , comme nous , voit naître son bonheur ;
 Il est né Citoyen , il a l'âme guerrière ;
 Mais son bras n'est point fait pour immoler son pere.

(Avec douceur.)

Mon ami , ne crains rien , sois sûr qu'un vrai soldat ,
 Mourant pour son pays , sert les Loix & l'Etat ;
 Et le plus turbulent , à qui le bien commande ,
 A toujours évité la moindre réprimande.

Les soldats sont humains , les soldats sont soumis ,
Ne les soupçonnons pas d'être nos ennemis.
Tendons-leur tous les bras , car le plus intrépide ,
Autant qu'intelligent , leur sert à tous de guide.

C O U R A G E U X.

C'est juste ; & si la paix regne bien entre nous ,
Nous ferons les plus forts , en dépit des jaloux ;
Mais il nous faut agir avec intelligence.

A J A X.

Nous pouvons tout prévoir pour le bien de la France ;
Si le peuple aujourd'hui veut être souverain ,
Un tyran compte peu , comptant sur son dessein ;
Il a cru triompher , & sa moitié farouche ,
Sachant que ses serments n'ont point passé sa bouche ,
Et comptant sur l'intrigue & son pouvoir sur lui ,
Elle a causé les maux de la France aujourd'hui.

C O U R A G E U X.

Leur sang pourra payer notre juste vengeance.

A J A X.

Il faut jusqu'à la fin avoir de la clémence.
Mes amis , il nous faut convenir entre nous ,
D'une heure pour nous voir & de deux rendez-vous ;
Le premier en ces lieux , si vous voulez m'en croire ;
Le deuxième fera tout près de l'Oratoire ;
A midi moins un quart nous nous y rendrons tous.

U N C I T O Y E N.

Nous n'y manquerons pas.

A J A X.

Je compte en tout sur vous ;
Mes amis , commençons par nous trouver des armes ;
Si notre liberté nous cause des alarmes ,
Nous formerons demain soixante bataillons.

C O U R A G E U X.

Je propose d'avoir dans peu douze canons.

UN CITOYEN.

La proposition redouble mon courage.

AJAX.

Cher Français , c'est à nous d'en faire un bon usage.

(Vaillant sort du fort.)

SCENE XIII.

VAILLANT, LES PRÉCÉDENTS.

COURAGEUX.

QUELQU'UN sort.

AJAX.

C'est Vaillant.

VAILLANT.

N'en foyez point surpris;

Les canons sont braqués.

AJAX.

Ecoutez mon avis :

Ce rapport important prouve que le temps presse ,

Que chacun soit ici fidele à sa promesse ;

Songeons à l'avenir ; de tels renseignements

Nous forcent de partir pour vaincre les tyrans.

SCENE XIV.

LE GOUVERNEUR, *seul.*LE GOUVERNEUR *sort le pont-levis , le ferme.*GARDEZ bien ce passage ainsi que la barriere ,
Que la ronde du jour se fasse à l'ordinaire.

(*Après un instant de réflexion.*)

On me croit donc un cœur capable de trahir ;
 Cruelle incertitude , à qui dois-je obéir ?
 Pour quelques turbulents que chacun doit maudire ,
 Me voir dans l'embarras & sans oser rien dire...
 Qui des deux est le maître ou du Peuple ou du Roi ?
 S'il faut capituler , ce sera malgré moi.
 Je commande ce fort & rien ne m'en empêche...
 Auroient-ils le dessein de monter à la breche ?
 On ignore toujours ce qu'on voudroit savoir.
 On ne doit jamais craindre en faisant son devoir.
 L'intérêt général est une belle cause ;
 Mais je ne suis point seul qui sur ce plan s'oppose.
 L'honneur me le défend , peut être ai-je grand tort.
 Ce que je puis prévoir ne dit rien sur mon sort.
 De deux partis enfin , s'il faut que l'un périsse ,
 Qu'il va coûter de sang !... Ah ! quel moment de crise !
 J'ai donné ma parole ; & d'agir autrement ,
 Ce seroit malgré moi manquer à mon serment.
 Je suis depuis vingt ans au service de France ,
 Et la mort aujourd'hui seroit ma récompense !
 Dans ce fatal moment , je sens que mon courroux
 Va dessus ce parti porter les premiers coups.
 Je ne me connois plus , je me livre à ma rage ,
 Je déteste le monde & j'aime le carnage.
 En voyant de trop près le malheur qui m'attend ,
 C'est du sang qu'il me faut , après je meurs content.

SCENE XV.

LE GOUVERNEUR, CERBERE.

CERBERE.

TOUT le Peuple est armé. Ciel !

LE GOUVERNEUR.

C'est ce que j'ignore.

CERBERE

CERBERE.

De grace, rendez vous.

LE GOUVERNEUR.

Il n'est pas temps encore.

CERBERE.

Alors, vous pouvez bien abandonner ces lieux;
C'est mon meilleur avis.

LE GOUVERNEUR.

Explique-toi donc mieux.

Qu'as-tu dit, parle donc?

CERBERE.

Toute la bourgeoisie
Pourroit bien avant peu tenter à votre vie.
Je vous parle sans fard & n'ai jamais menti;
Et si vous m'en croyez, quittez votre parti.
Qu'avez-vous à risquer? C'étoit la nuit dernière
Qu'il falloit de ce fort faire ouvrir la barrière;
Alors le Peuple enfin auroit été content,
Et auroit respecté votre commandement.

LE GOUVERNEUR.

Tais-toi, j'en fais assez; ma vie est en danger,
Mais j'ai des moyens surs pour me dédommager;
Je leur ferai sentir à quel point ma vengeance
Fera couler le sang du parti qui m'offense.
Rentre....

SCENE XVI.

LE GOUVERNEUR, *seul.*

JE vois Ajax, il porte ici ses pas.

Fondation.

D

SCENE XVII.

LE GOUVERNEUR, AJAX.

AJAX, *à part.*

JE vois par son maintien qu'il est dans l'embarras.

LE GOUVERNEUR.

Tâchons de le gagner.

AJAX, *à part.*

Il a bien l'air d'un traître ;

Je vais pour notre bien apprendre à le connoître.

LE GOUVERNEUR, *à part.*

Quand le cas est urgent on doit tout hasarder ;

Pour connoître son cœur je le vais aborder.

(Haut.) Puis-je, mon cher Ajax, dans ce moment propice,

Attendre enfin de vous un important service ?

Déjà dans ce parti vous êtes respecté.

AJAX.

Que dites-vous ?

LE GOUVERNEUR.

J'ai dit la pure vérité.

AJAX, *à part.*

Réclamer ma justice ; ah ! quel ton d'ironie !

LE GOUVERNEUR.

Je suis tout comme vous utile à ma patrie ;

Mais, le Peuple vous aime, & tous vos droits sur lui,

Adouciront ses maux, devenant notre appui.

AJAX.

En me parlant ainsi, que voulez-vous prétendre ?

LE GOUVERNEUR.

Un signal entre nous doit suffire & s'entendre.

A J A X , *avec humeur.*

Être altéré de sang !

LE G O U V E R N E U R , *d' part.*

Est-ce assez m'outrager ?

Il ne faut pas encor chercher à me venger.

(*Haut*) Si ce discours , Ajax , en ce lieu vous étonne ,

C'est qu'on doit estimer en tout votre personne.

Quand on a la bravoure égale à la vertu

On peut mettre en usage un pouvoir absolu ;

Si je prends avec vous une telle licence ,

Ne me regardez pas d'un air d'indifférence ;

Ces moments avec vous me sont si précieux !

(*d'part.*) Mais ne pourroit-on pas m'observer en ces lieux ?

A J A X , *d'un ton radouci.*

Puis-je savoir en quoi je puis vous être utile ?

LE G O U V E R N E U R , *avec confiance.*

Ajax , vous pouvez tout , & rien n'est plus facile ;

Votre extrême franchise est tout ce que je crains.

Nous savons que nos droits sont bien entre vos mains.

On ne se connoît plus , la France est en désordre...

A J A X .

Nous espérons bientôt la remettre en bon ordre.

LE G O U V E R N E U R .

Chacun veut commander ; l'homme jadis soumis ,

Devient , vous le voyez , un de nos ennemis ;

Je fais que pour le bien chacun vous environne ,

Et ne suis point jaloux du pouvoir qu'on vous donne.

Bref... Vous pouvez jouir de tout votre savoir ;

Faisant notre bonheur , qui peut vous en vouloir ?

A J A X , *avec fierté & enthousiasme.*

Mon bonheur est de voir le Peuple heureux & libre.

LE G O U V E R N E U R .

Votre projet , Ajax , tient bien peu l'équilibre ;

Et si le contre-poids tombe du bon côté,
N'ayez aucun espoir sur votre liberté;
Un peuple sans raison, étant dans la bombance,
Profane ses serments & sa reconnoissance;
Qui, sous l'espoir de voir la Constitution,
Ne cesse de chanter vive la Nation.

A J A X, *avec humeur.*

Comment, vous n'aimez pas la gâité citoyenne?

LE GOUVERNEUR, *d'un ton d'ironie.*
La gâité qui vous flatte est égale à la mienne.

A J A X.

Tu croyois me gagner, monstre & conspirateur,
Je viens de dévoiler le secret de ton cœur.

LE GOUVERNEUR.

Vous plaisantez, sans doute?

A J A X.

Apprends quemes yeux s'ouvrent,
Et que tous tes projets devant moi se découvrent.
Si tu veux aujourd'hui ne pas tant t'exposer,
Garde, si tu le peux, ta façon de penser.

LE GOUVERNEUR.

Que n'en profitez-vous?

A J A X.

Ta ruse enchanteresse
Ne me fera jamais manquer à ma promesse.
As-tu l'ame assez basse, être dénaturé,
Apprends que ton supplice est déjà préparé.
Crois-moi, n'ignore plus que la France est armée,
Et déjà contre toi la meche est allumée.
Si tu vois en ces lieux le jour sur son déclin,
Tu verras aux enfants les armes à la main.
Je veux t'apprendre encor que nos troupes bourgeoises
Vont avoir pour appui tous nos Gardes-Françaises.
Ils se signaleront comme des bons Français,

Et toi tu périras pour tes cruels forfaits.
De quel sang es-tu donc ?

LE GOUVERNEUR.

D'un sang... & qu'il petille !

A J A X.

Sois juste, de sang-froid, & pense à ta famille.
Seroit-ce l'intérêt de ce rang du grand ton,
Qui t'empêche en ce lieu d'entendre la raison ?
Conçois donc que le Peuple est aujourd'hui le maître,
Ainsi c'est donc à lui que tu dois te soumettre.
Aulieu de t'attacher à cette royauté,
Conserve-nous du sang pour ta félicité.
Mais as-tu plus de droits qu'un autre sur la terre ?
Si tu t'es signalé dans la dernière guerre,
Tout homme en pareil cas ne fait que son devoir.
Adieu ! dès à présent je ne veux plus te voir.
Si tu ne te rends pas, au plus tard dans une heure,
Attends ton jugement & crains pour ta demeure.

LE GOUVERNEUR.

Je ne vous force pas à sortir de ces lieux.

A J A X.

J'en devine la cause & je lis dans tes yeux ;
Mais le Peuple bientôt dans sa juste colere,
Va réduire en lambeaux ton parti sanguinaire.
Quand il aura conquis sa chère liberté,
Alors tu connoîtras sa souveraineté.

LE GOUVERNEUR.

Je vais me renfermer, le temps fera le reste. (*Il rentre.*)

SCENE XVIII.

A J A X.

LE voilà donc rentré dans ce séjour funeste.
Mon cœur est soulagé ; ce secret entretien

Me prédit en ces lieux que tout ira très-bien.
 Des Loix, la Liberté, l'Amour de la Patrie,
 Voilà des bons Français le sort digne d'envie.
 Sachant que les canons sont braqués sur Paris,
 Cela va pour un bien émouvoir les esprits.
 Faut-il que cette ville où regne l'abondance,
 Se trouve sur le point d'être dans l'indigence !
 J'entends quelqu'un.

SCENE XIX.

AJAX, COURAGEUX, VAILLANT ; TROUPE
 DE CITOYENS.

A J A X.

E H bien ! que dites-vous ?

V A I L L A N T.

Nous allons tous partir pour notre rendez-vous ;
 Comme on ignore encor la fin de la journée,
 Nous aurons pour ce soir la ville illuminée.
 Le Peuple est en courroux, on voit de toutes parts
 Regarder en horreur ce fort & ses remparts ;
 Et dans tous les quartiers de cette capitale
 On fera ce matin battre la générale.
 Chacun cherche à s'armer, & de chaque côté
 L'on n'entend que parler de notre liberté.

C O U R A G E U X, *d'un ton de fermeté.*

Il nous faut aujourd'hui, par force ou par adresse,
 Nous rendre les vainqueurs de cette forteresse.

U N C I T O Y E N.

Ne nous flattons de rien.

A J A X.

Foible raisonnement.

Nous nous y rendrons tous ce soir, tambour battant.

UN VIEUX CITOYEN.

Après avoir servi vingt ans dans la marine,
Sachez que je connois l'emploi d'une faucine.]

A J A X.

Il faut en faire usage avant de le savoir.
En tout un bon soldat fait remplir son devoir.
Si nous voulons un jour rendre la France heureuse,
Tâchons de conserver l'union belliqueuse.
Car le bruit infernal de ces canons d'airain
A souvent fait trembler le plus vieux fantassin.
UN CITOYEN, *ôtant son chapeau, ayant seul la cocarde.*
Quant à moi j'ai monté pendant huit ans la garde.
Mais comment trouvez-vous ma nouvelle cocarde?

A J A X.

Très-belle, adoptons-la.

(*Ici ils mettent chacun une cocarde.*)

C O U R A G E U X.

Pour moi je le veux bien,
Qu'elle soit le signal de chaque Citoyen.

(*Ici on voit un drapeau blanc sur le fort.*)

Qui la regardera d'un air d'indifférence....

V A I L L A N T.

Nous le regarderons comme un traître à la France.

C O U R A G E U X.

Je t'approuve, Vaillant, nous y tiendrons la main;
De ce parti contraire il faut en voir la fin.

A J A X.

En voulant m'acquitter du soin qui nous regarde,
Je vais de ce local en faire un corps-de-garde.

V A I L L A N T.

Rien n'est plus à propos.

A J A X.

Cette rare union

Doit nous faire chanter (*ensemble.*) vive la nation !
 Que je suis satisfait ! ô Peuple respectable,
 Prêtons en ce moment ce serment mémorable ;
 Vivre libre ou mourir ! c'est notre volonté ;
 L'accord secondera notre intrépidité ;
 Et foyons tous égaux.

C O U R A G E U X .

Mortel , digne de l'être ,
 Nous gagnerons beaucoup à savoir vous connoître.

(*Ils sortent. Marche , air : Allons Enfants de la Patrie.*)

Il reste sur la scene une sentinelle ; un instant après vient une patrouille de cinq hommes avec un tambour ; la sentinelle crie qui vive ? Le commandant de la patrouille répond : patrouille. La sentinelle dit le mot de ralliement. Le commandant de la patrouille s'avance : Sanit Pantaleon & Sarragoffe. La sentinelle répond : passez. Le commandant de la patrouille : rien de nouveau ? La sentinelle répond : non , mais on en attend. La patrouille sort tambour battant. Un instant après revient une autre patrouille sans tambour ; la sentinelle crie qui vive ? Le commandant de la patrouille qui doit avoir l'accent Allemand , répond : l'être pastrouille. La sentinelle dit le mot de ralliement. Le commandant de la patrouille s'avance : cent bataillone dans ine carosse. La sentinelle dit , en armant son arme : vous ne passerez pas , le carosse est trop grand. La patrouille retourne.

Fin du premier acte.

ACTE

ACTE SECON D.

SCENE PREMIERE.

L A R A M É E , L A F L E U R .

L A F L E U R .

QUI compte sans son hôte, aime à compter deux fois;

L A R A M É E .

Si tu pouvois prévoir tout ce que je prévois !
Comment tu souffriras qu'on canonne une ville

(*A part.*)

Où nous vivons heureux ? Cet homme est imbécille !

L A F L E U R .

Mon ami, si je viens d'interroger ton cœur,
Excuse un vieux foldat qui connoît ta valeur.

L A R A M É E .

Lafleur, qu'oses-tu dire ? Apprends donc qu'une excuse
Se fait par un flatteur pour lui servir de ruse.
C'est vrai : voilà trente ans que nous nous connoissons,
Nous étions à Strasbourg au rang des bons lurons,
Tu dois avoir connu ce Grenadier sévère
Qui perdit son bras droit dans la dernière affaire.

L A F L E U R .

Il étoit amusant.

L A R A M É E .

Un jour dans un banquet

La Fondation.

E

Il nous a bien fait rire avec un freluquet.
 Ce freluquet lui dit, d'un ton fait pour déplaire :
 Vous vous êtes battu, la campagne dernière ?
 Le Grenadier répond : c'est le sort des Guerriers ,
 Et voilà comme on fait la moisson des lauriers.
 Dire la vérité fut toujours mon langage ;
 On voit un ouvrier quand il est à l'ouvrage.
 Celui qui hait le mal est un bon Citoyen ,
 Et doit chérir celui qui n'a fait que le bien.
 L'intrigue encor souvent détruit le caractère ;
 Si du moins nous avions chacun un corps de verre ,
 On verroit en écrit tout autour de mon cœur :
 Oui j'aime ma Patrie & suis son défenseur.
 On forme un plan d'attaque , on marche avec silence ,
 Et voici le moment où l'on entre en cadence.
 Un changement de front fait bien adroitement ,
 Déroute l'ennemi , par un bon feu roulant.
 Souvent un feu direct , oblique ou par derrière ,
 Les a fait plusieurs fois rouler sur la pousière.
 La balle , sans égard , sortant d'un mousqueton ,
 Leur caresse la tête ainsi que le talon.
 Un autre, c'est le bras, la cuisse ou bien l'oreille ;
 L'un voudroit du combat être encore à la veille.
 Nos braves canonniers , avec un seul canon ,
 Iroient pour notre bien interrompre Pluton.
 Mais ce corps intrépide , utile à la Patrie ,
 Aime mieux la défendre au péril de sa vie.
 Le feu de nos canons & la charge à grands pas
 Sont toujours les succès de nos sanglants combats.
 Le général disant : sapeurs, prenez vos haches ,
 Et vous nos grenadiers soutenez vos moustaches ;
 Et vous chers fantassins que la gloire conduit ,
 Battez-vous bien le jour & gardez-vous la nuit.
 Pour bien se garantir des éclats d'une bombe ,
 On a le ventre à terre au moment qu'elle tombe ;
 Elle éclate, on se leve, on rentre dans son rang ,
 Tout d'un coup un boulet vous chatouille le flanc.

Un officier me dit : pour moi, mon camarade,
 J'escamote un boulet tout comme une muscade ;
 Après m'avoir tenu ce risible discours,
 Le boulet aussitôt nous tua trois tambours ;
 Le boulet en fureur traverse la prairie,
 Pour emporter le nez d'un marchand d'eau-de-vie.
 Nos braves cavaliers, nos dragons & chasseurs,
 Se signalent pour être au rang des défenseurs ;
 Nos hussards animés, l'un tire & l'autre taille,
 Et un instant après nous gagnons la bataille.
 C'est bien là qu'on connoît la valeur des soldats.
 Le héros, d'un coup d'œil, remarque un foible pas ;
 Un soldat est beaucoup quand il fait se connoître.
 Le nom ne suffit pas, c'est le tout de l'être.
 Le Français est content, sa gloire & sa fierté
 font briller sur son front son intrépidité ;
 On entend les tambours ainsi que la trompette,
 Pour célébrer le jour d'une heureuse conquête ;
 L'un parle du combat, un autre d'un côté
 Trinque avec son voisin & boit à sa santé ;
 On respire un moment ; sans aimer le pillage ;
 On visite les morts & même un équipage ;
 Et moi, pour profiter d'un *si joli butin*,
 Un boulet m'emporta mon bras dans un ravin ;
 L'hôpital aussitôt me fut si nécessaire,
 Que l'on m'y transporta dessus une civière.

L A F L E U R.

C'est un coup malheureux.

L A R A M É E.

Laisse-moi du combat

T'en exprimer encore un autre résultat :
 Un hussard lestement s'éloigne de la foule,
 Dans le premier village il vous fabre une poule,
 Dans une cheminée il décroche un jambon ;
 Et sans perdre de temps il attrappe un mouton.
 Un autre dans la cave, instruit de sa besogne,

Vous boit sans se gêner du vieux vin de Bourgogne ;
Il vous casse trois pots pour un seul cornichon ,
Il en goûte en disant : nix , nix , nix , nix pas bon.

L A F L E U R .

Ce hussard sans fouci faisoit le difficile.

S C E N E II.

C E R B E R E , L E S P R É C É D E N T S .

C E R B E R E .

J e ne pourrai jamais être un moment tranquille ,
J'ai toujours dans mes mains des clefs ou des verroux ;
Lafleur , le Gouverneur murmure contre vous.

L A F L E U R , *avec humeur.*

Murmurer contre moi ! mille noms d'une bombe ,
Faut-il me voir esclave aussi près de ma tombe !

C E R B E R E .

Mes amis , avec vous je parle sans détour ,
Nous aurons du fracas avant la fin du jour.

L A F L E U R ,

Je ne le fais que trop...

L A R A M É E .

Nous n'y pouvons rien faire ;
Si le chef n'avoit pas le cœur si réméraire ,
Ce fort seroit rendu.

C E R B E R E .

Tu dis la vérité.
Il veut encor jouir de son autorité.

(Ici Laramée & Lafleur rentrent.)

S C E N E I I I .

CERBERE , L'OUBLIÉ , *dans la prison.*

C E R B E R E .

O N va donc de ce fort faire bientôt le siège ?
Le Français ne voit pas qu'on veut lui tendre un piège.

(*Il sort une bouteille de vin de sa poche , & une tasse qui
sera attachée avec une petite corde à un des boutons
de sa veste.*)

Pendant que je suis seul goûtons de ce flacon ;
D'abord je vais chercher mon vieux tire-bouchon.

(*Il débouche la bouteille & boit.*)

Encore un petit coup ; (*il verse.*) voyez comme il pétille ;

(*Il boit.*)

Il est ma foi meilleur que le sang d'une anguille ;
Pour le remplacement la coutume est de l'eau ,
Ce breuvage est exquis pour un foible cerveau.

(*Il remplit la bouteille avec de l'eau.*)

Chacun dans son état jouit d'un avantage ,
L'Ours d'un autre côté n'en fait qu'un badinage ;
D'abord cherchons la clef.

(*Il ouvre la porte de la prison , & conduit sa voix d'une
manière comme s'il parloit dans un pot.*)

Vous le trouverez bon ,

Car je puis vous prouver que c'est du vrais Mâcon.

I' O U B L I É , *d'une voix plaintive.*

Je ne l'attendois pas.

C E R B E R E .

Une certaine affaire

Fait que je viens vous voir plutôt qu'à l'ordinaire.

(*Il sort de la prison , & ferme la porte avec bruit.*)

SCENE IV.

CERBERE, L'OURS.

L'OURS.

ON en viendrait fou.

CERBERE.

L'OURS, quel est donc ton chagrin?

L'OURS.

Tu pourras le savoir ce soir ou bien demain.
Apprends que contre toi ma colete est extrême.

CERBERE.

Daigne au moins m'écouter.

L'OURS.

Ecoute-moi toi-même.

CERBERE.

Écoute ; que veux-tu ?

L'OURS.

Ton profit de tantôt.

CERBERE.

Quel caprice as-tu donc ?

L'OURS.

Rends-moi compte au plutôt,
Ou bien je te.... (*Il lui montre le poing.*)

CERBERE.

Tout doux, que veux-tu donc prétendre ?

L'OURS.

Tu veux faire le sourd, je vais te faire entendre.
(*Ils se montrent tous les deux le poing & le font retomber ensemble.*)

C E R B E R E.

Sur-tout ne touche pas , parle-moi poliment ;
Je veux bien partager le tout également.

L' O U R S.

Cerbere , tu fais bien , je fais que ta caboche ,
Ne se trompe jamais pour bien remplir ta poche.

C E R B E R E.

Allons , entendons-nous , si tu veux m'écouter ,
Il nous faut tous les deux savoir nous respecter.

(Il tire son mémoire de sa poche.)

Je vais pour commencer te lire mon mémoire :
Trois livres que tu fais de ce dernier pour boire ,
Six sols & six deniers sur ce petit jambon ,
Idem , du même jour , d'un gigot de mouton
Trois livres treize sols , voilà notre partage.
A présent à ton tour.

L' O U R S , étant son mémoire de sa poche.

C'est vrai , nous allons voir.

Trente sols d'un souper que j'ai d'hier au soir ,
Encor trente-six sols & autant en promesse ;
De plus , ce que tu fais , le tout par mon adresse ;
Dix-huit sols bien marqués sur deux flacons de vin ,
Et plus bas douze sols sur huit livres de pain ,
Seize sols par hasard , soit sur l'un ou sur l'autre.

C E R B E R E.

Il faut avec bon droit avoir chacun le nôtre.

L' O U R S.

Cinq livres douze sols , voilà l'addition ,
Sans compter quinze sols d'une commission.

C E R B E R E.

Sur-tout ne triche pas.

L'OURS , avec colere , montrant ses deux poings , ainsi
que Cerbere.

Tu ne veux pas me croire ?

Avare impertinent, prends garde à ta machoire.

C E R B E R E.

Prends y garde toi-même, évite mon courroux.

L' O U R S.

A parler franchement, je te croyois plus doux.

(*Ils font tomber leurs poings au mot de doux.*)

Allons, faisons la paix..

C E R B E R E.

Va, va, je te pardonne.

L' O U R S.

Quand on veut être ami, voilà comme on raisonne.

Cerbere, écoute-moi, nous avons du nouveau,

Je crois qu'on a limé là haut le gros barreau ?

Tu peux t'en assurer, avec une lumière.

C E R B E R E.

Je prends tout sur mon compte & j'en fais mon affaire.

(*Ici on entend tirer quatre coups de canon sur le fort, d'où on doit en voir partir la lumière.*)

L' O U R S.

On entend le canon.

C E R B E R E.

Cela ne fera rien,

C'est qu'on veut nous changer le mal contre le bien.

L' O U R S.

Si l'on veut m'exempter de faire la grimace,

Je cede à qui voudra tous les droits de ma place.

Enfin, que prétend-t-on ? Le peuple & ses drapeaux

Feroit bien mieux d'user son plomb sur les moineaux.

Cerbere, regarde-moi, diroit-on à ma mine

Que j'ai sous les guidons porté la carabine ?

C E R B E R E.

C E R B E R E.

Tu n'as jamais servi ?

L' O U R S.

Le nom de la Prudence
Étoit mon nom de guerre au service de France.

C E R B E R E , à part.

Je vais l'interroger. (*haut.*) Tu n'as jamais eu peur ?
A parler franchement je te crois déserteur.

L' O U R S , à part.

Je crois qu'il est sorcier. (*haut.*) Je fais ce qu'il en coûte
Quand on est en défaut, sur-tout sur une route.
Ayant eu le malheur de déserté trois fois,
Je ne suis pas un jour sans m'en mordre les doigts ;
En voulant détalé tout aussi fort qu'un lievre,
J'ai commencé d'abord par attrapper la fièvre.
Sans vraiment la pitié d'un honnête Barbon,
Mon asile au grand air étoit contre un buisson.
Je m'en souviens si bien que le bruit d'un feuillage
Me fit trembler de peur tout auprès d'un village.
Toujours l'esprit troublé, le plus souvent sans pain ;
Voilà d'un déserteur le plus cruel destin.
On marche à l'aventure, on traverse une plaine,
On cherche à s'arrêter au bord d'une fontaine ;
Un cavalier s'avance en disant halte-là,
A force de chercher à la fin vous voilà.
On prouve un repentir, lestement on s'échappe,
Un autre au grand galop aussitôt vous rattrappe ;
Alors il faut se rendre, on arrive en prison,
Où l'on convient trop tard d'avoir peu de raison.
Prévoyant que la Loi ne m'auroit point fait grâce,
J'ai reçu mon pardon en acceptant ma place.

C E R B E R E.

C'est réussir au mieux, tu vois que ton malheur
T'a donné le moyen de faire ton bonheur.

(*On entend deux coups de canon.*)

Fondation.

F.

Je crois qu'il faut rentrer, un boulet en colere
N'a jamais fait favoir tout le mal qu'il veut faire.

(Ils rentrent.)

SCENE V.

LE GOUVERNEUR, LARAMÉE, LAFLEUR.

L A F L E U R.

Vous voulez résister?...

L A R A M É E, *à part.*

Qu'allons nous devenir ?

L E G O U V E R N E U R.

Si vous parlez encor je vous ferai punir.

L A F L E U R.

Vous nous connoissez tous. Pour une fausse lettre,
Est-ce à votre âge enfin qu'on doit se compromettre ?
Réfléchissez y bien.

L E G O U V E R N E U R, *à part.*

Ils m'affligent le cœur.

L A F L E U R.

Reprenez devant nous votre riante humeur.

(Ici on entend battre la générale & sonner le tocsin.)

L A R A M É E.

Daignez donc un moment pour le bien nous entendre.

L E G O U V E R N E U R.

Ne connoissez-vous plus l'art de vous bien défendre ?..
Sachez que nous aurons pour ce soir du renfort ;
Ne vous occupez plus qu'à défendre ce fort.
Si quelqu'un d'entre vous me paroît infidele,

Je lui ferai subir la mort la plus cruelle.
Après avoir été l'élite de valeur,
Avez-vous oublié le chemin de l'honneur ?
Lafleur, écoute-moi, dis à tes camarades
De tirer sur Paris deux ou trois canonnades.

L A F L E U R.

De grace, évitez-moi cette commission...

L E G O U V E R N E U R.

Ne me réplique pas, c'est mon intention.
Marchez, obéissez... Mon ame est irritée,
Voyons du haut des tours la terre ensanglantée.

L A R A M É E.

S'il vous restoit encore un moment de bonté?...

L E G O U V E R N E U R.

Volez à votre poste.

L A F L E U R.

Ah ! quel homme entêté.

L E G O U V E R N E U R, *d'un ton de fureur.*

Que n'ai-je en mon pouvoir Jupiter & sa foudre !
(*Ici le Gouverneur monte sur les tours, Laramée & Lafleur rentrent.*)

S C E N E V I.

LARAMÉE, LAFLEUR, *traversent en courant la cour,
en disant ensemble ce vers :*

Mes amis, gardons bien le magasin à poudre.

(*Ici on assiège le fort, on entend pendant un instant le canon & la fusillade ; après on voit une breche se faire d'une maniere théatrale.*)

SCENE VII.

AJAX, COURAGEUX, VAILLANT, *Troupe en uniforme & bien armée, & le Peuple est armé, une partie avec des armes & l'autre partie avec des piques & bâtons, avec la pipe à la bouche & en bonnet.*

(*Ici on entend un grand bruit ; on bat le pas de charg. ; un instant après on observe un extrême silence, & pendant cet intervalle on voit emmener le Gouverneur & deux autres personnes, & les troupes armées s'organisent en pelotons.*)

A J A X.

AVANÇONS, avançons.... De l'intrépidité !
 La victoire est à nous. . Vive la Liberté !
 Mes amis, la bonne heure est enfin arrivée,
 Le Peuple est plus tranquille & la France est sauvée,
 Que tous les malheureux qui sont dans ces cachots
 Partagent avec nous du fruit de nos travaux.
 Citoyens & Soldats, votre valeur fidelle
 Assure à la patrie une loi moins cruelle.
 En y joignant le prix de votre fermeté,
 Vous ferez le soutien de sa félicité.

(*Ici le Peuple s'embrasse.*)

Freres, embrassons-nous, qu'une douce harmonie
 Grave dans tous nos cœurs le beau jour qui nous lie.

(*Ils s'embrassent. Air : Où peut-on être mieux.*)

Que chaque Citoyen annonce à l'univers
 Que la France aujourd'hui vient de briser ses fers.

U N C I T O Y E N.

Et si l'on tente encore à nous donner des chaînes,
 Il nous reste des bras & du sang dans les veines.

(*Ici Vaillant va chercher l'Oublié.*)

Je ne m'étonne pas d'un si grand entretien ,
Je reconnois en vous un Peuple Citoyen.

(*Le Peuple s'approche.*)

Français , approchez-vous , quel moment d'âlégresse !
Je ne fais à quel point vous prouver ma tendresse.
Rapprochons-nous encore , & par cette union
Soyons toujours soumis à notre Nation.

Et si nous déclarons à l'Espagne la guerre ,
Un bras peut lui répondre , & l'autre à l'Angleterre ;
Et les braves Liégeois qui nous sont toujours chers ,
Combattront les auteurs de leur fatal revers.

Les armes à la main , amis , l'obéissance ;
Aimons la Liberté , mais sur-tout sans licence.
Complétons notre armée , instruisons nos soldats ,
Marchons d'un pas égal sans craindre le trépas.
De l'immobilité.... signal de la victoire.

(*Ici la troupe prend le tact d'immobilité , d'une maniere
à ne pas remuer la paupiere.*)

Bon... ce maintien belliqueux est bien fait pour la gloire.
Sachez que le devoir d'un soldat écarté
Est de bien respecter chaque propriété.
Qu'il soit bien convaincu qu'un navet qui n'est guere ,
N'est pas en son pouvoir , feroit-il à son frere.

SCENE VI.

VAILLANT , L'OUBLIÉ , LES PRÉCÉDENTS.

V A I L L A N T .

V OYEZ une victime ici depuis six ans.

L' O U B L I É .

Je suis donc à la fin de mes cruels tourments.

(Ici l'Oublié veut se mettre à genoux , Ajax l'empêche
& le relève.)

Permettez....

A J A X.

Levez-vous, ce seroit à votre âge
Nous ôter tout le prix d'un si bel avantage.

L' O U B L I É.

Braves libérateurs, que ne vous dois-je pas ?
Souffrez que de mes pleurs j'en arrose vos pas.

C O U R A G E U X , avec un mouchoir blanc.

Souffrez à votre tour que nous séchions vos larmes.

L' O U B L I É , avec gaieté.

Permettez qu'avec vous je porte encor les armes.

S C E N E I X.

LARAMÉE , LAFLEUR , LES PRÉCÉDENTS.

L' O U B L I É.

A P P R O C H E Z , mes amis... Voilà deux vieux soldats
A qui j'ai dans ce fort causé bien d'embarras.

L A F L E U R.

Nous avons plaint souvent votre triste existence.

L' O U B L I É.

Je fais me rappeler de votre complaisance.

(Ici l'Oublié leur offre une bourse.)

Acceptez cette bourse...

L A R A M É E.

Ah ! gardez votre argent.
Nous n'accepterons rien , tel est notre serment.

En vous ayant rendu des importants services ;
 Nous en sommes payés par ce jour de délices.

S C E N E X.

CERBERE , L'OURS , LES PRÉCÉDENTS.

C E R B E R E.

COMME ce fort n'a pas de porte de derriere ,
 Nous avons prudemment passé par la barriere.

L'OURS , avec un gros paquet de clefs.

Pour nous mettre à couvert du plus petit soupçon ,
 Nous apportons les clefs de toute la prison.

A J A X.

C'est agir comme il faut. (à Cerbere.) As-tu fait ta fortune?

C E R B E R E.

En servant mon pays c'est le cas d'en faire une.
 Ayant une maison avec deux beaux jardins ,
 Je n'y veux renfermer que lievres & lapins.
 Et je ne craindrai plus ces Marquis , ces Duchesses ,
 Qui m'ont fait tant de fois bien fait plomber les fesses.

S C E N E X I.

URGINE , AIMÉ , LES PRÉCÉDENTS.

U R G I N E.

LAISSÉZ-MOI l'embrasser.

(Elle court embrasser son époux.)

L' O U B L I É.

Quel doux contentement !

e revois mon épouse avec mon cher enfant.
Je te tiens dans mes bras ! Oui, ma joie est extrême.

URGINE, *doit tenir son fils de la main gauche, &
l'Oublié de la main droite.*

Reçois le doux baiser d'une épouse qui t'aime.

L' O U B L I É.

Je te connois bien là. Dieu, quel instant flatteur !

U R G I N E.

Conçois ma jouissance en retrouvant ton cœur.

L' O U B L I É.

(Ici le grand air le fait tomber en foiblesse.)

Ce soleil éclatant augmente ma foiblesse.

(Il s'asseoit sur un banc où on le soutient.)

Quoi ! serai-je à la fin du moment qui me presse ?

(Ici tout le monde marque de la tristesse & observe le silence.)

Mon fils ne puis-je pas un moment te revoir ?

U R G I N E.

Il est auprès de toi qui s'afflige à te voir.

L' O U B L I É.

Cher petit innocent, tu retrouves ton pere,
Peut-être que dans peu tu n'auras que ta mere.
Si tu veux parvenir au chemin du bonheur,
Guide-toi sur les loix, la sagesse & l'honneur.
Ne pouvant plus long-temps te prouver ma tendresse,
Ta mere prendra soin de ta tendre jeunesse.
Aime notre patrie, aime ses défenseurs,
Ressouviens-toi toujours de mes libérateurs.
Intrépides guerriers, vrais soutiens de la France,

Vous

Vous aurez part un jour à sa reconnoissance.

(*Il revient un peu à lui-même.*)

Mon cœur est satisfait en perdant tout espoir,
Je me suis acquitté de mon premier devoir.
Et ce séjour brillant que l'univers contemple,
Deviendra dans l'histoire une cité d'exemple.

(*Il se leve. Air : mourir pour sa Patrie.*)

Dieu ! qu'est-ce que j'entends, quels sons harmonieux ;

(*Il regarde autour de lui & la joie renaît parmi le Peuple.*)

Je revois un bon Peuple & la clarté des cieux.
En voyant aujourd'hui la fin de ma disgrâce,
La peine dans mon cœur au bonheur a fait place.

A I M É.

Puis-je bien en ces lieux m'expliquer à mon tour ?

A J A X.

Oui,...

A I M É , à son pere.

Papa, je desire un beau petit tambour.

A J A X.

Qu'il est intéressant ! Dis-moi : qu'en veux-tu faire ?

A I M É.

Pour bien battre la charge utile pour la guerre.

A J A X.

C'est bien dit. Quand au bien & la tranquillité,
Je vais vous dire ici ce que j'ai projeté :
J'espere que ce fort qui fut toujours nuisible,
Rendra par ses débris le Peuple plus sensible.
Après l'avoir conquis en soldats courageux,
Songeons à soulager les pauvres malheureux.

La Fondation,

G

Etabliffons d'abord une bourfe commune ,
 Et ne nous laiffons pas tenter par la fortune.
 La tête fixe , foldats , à droite , alignement ;

(*La troupe observe l'immobilité ,*)

Ce que je vais vous dire eft très-intéreffant :
 Si jadis nos guerriers étoient fans récompense ,
 Déformais la valeur ira fur la balance.
 Surveillons maintenant les abus des pouvoirs ,
 Et celui qui fait bien ne fait que fon devoir.
 C'eft de l'ame qu'il faut avec du caractère ;
 Respectons l'indigent , car il eft notre frere ;
 S'il n'eft point éclairé , lui donner des moyens ,
 Lui faire concevoir le droit des Citoyens ;
 Partager avec lui les douceurs de la vie ,
 Voilà comme un François doit fervir fa patrie.
 Que le plus fort lien de la fraternité
 Nous uniffe en ces lieux pour une éternité.
 En fuivant le fentier que nous trace Bellone
 Nous foutiendrons nos droits fans fceptre ni couronne.
 De la Convention les facrés fondemens
 Pourront toujours lutter contre tous les tyrans.
 Malgré nos ennemis & toute leur tactique ,
 Nous chanterons toujours vive la République.

(*Ici les évolutions commencent. Air : Allons Enfants de
 la Patrie.*)

U R G I N E.

Air : *C'est ce qui me console.*

En dépit des mauvais efprits
 Tous les François font réunis.
 Le traître fe désole.
 Je fais une belle chanfon ,
 Pour en trouver le jufte ton
 Je retiens la parole.

(bis.)

(bis.)

Air nouveau.

Dieu des guerres, fais-nous part de ton génie ;
 Pour imiter tout un peuple de héros.
 Ah ! qu'il est doux de vivre pour sa patrie ,
 Et de mourir sous ses loix & ses drapeaux !
 Ah ! quel heureux destin !
 Et célébrons sans fin
 Le beau jour qui nous lie.
 Chantons à jamais [*Ici le chœur répète.*]
 Vive l'accord de nos vaillants Français !

C O U R A G E U X .

Elle n'est plus cette cruelle injustice ,
 Grace aux travaux des braves Représentants ;
 Mais aujourd'hui la renaissante justice
 Va désormais ne frapper que les tyrans.
 Ah ! quel heureux destin !
 Et célébrons sans fin
 Ce beau jour de délices.
 Chantons, &c.

V A I L L A N T .

Ayant vaincu la cohorte tyrannique ,
 Fêtons, amis, nos belliqueux bataillons ,
 Ces bombardiers, canonniers & leur tactique ,
 Nos cavaliers, chasseurs, hussards & dragons.
 Ah ! quel heureux destin !
 Chantons, chantons sans fin ,
 Vive la République !
 Chantons &c.

A J A X .

Air : Amateurs de la Volupté.

Marchons toujours d'un pas égal
 Dans le sentier de la sagesse ;
 Avoir de la délicatesse ,
 Aimer le bien, fuir le mal ,
 Aimer à défendre ses freres ,
 La patrie & la liberté ;
 Et joignons à ces tendres meres
 L'Egalité.

UN CITOYEN, ayant été jadis Hussard.

Air : *Allons, Enfants de la Patrie.*

Mons l'avrir déjà fis le guerre,
 Pour mons me battir joliment,
 Mons tjours couchir sur la terre,
 Per mons tjours vivre guaiement;
 Quand mons l'entendir il trompette
 Qui fait guaingerlin, guaingerlin,
 Mons sabre, bistolet en main,
 Mons tjours il premier à l'épée.
 Est sarmes Cirtoirriens,
 Formir vos escadrons,
 Marchir, Marchir,
 Qu'inne sang impir,
 Ebreve nos sirlons.

(bis.)

UN CITOYEN.

Air : *de Calpigi.*

Mars & Bellone avec adresse,
 Au rendez-vous de la jeunesse,
 Leur présence a fait des guerriers.
 Pour aller cueillir des lauriers,
 Aussitôt la trompette sonne,
 Les enfants de Mars & Bellone
 Ont partis l'arme à volonté
 Pour défendre la Liberté.

(bis.)

(bis.)

UN CITOYEN.

Chanson à l'Être Suprême.

Air nouveau.

O toi que l'univers adore,
 O Dieu qui parle à tous nos sens,
 Du Peuple Français qui t'implore
 Ecoute les tendres accents :
 De tous les Peuples de la terre
 Fais terminer les différents
 Et pourquoi ne pas vivre en frères,
 Puisque nous sommes tes enfants?

(bis.)

UN CITOYEN.

La liberté tient à notre être,
 C'est encore un de tes présents;
 Nous ne voulons que toi pour maître,
 Tous les autres sont des tyrans.
 Les soins que ta sagesse inspire
 Sont d'être justes & bienfaisants;
 Qui mieux que toi peut nous instruire
 Puisque nous sommes tes enfants? (bis.)

UN CITOYEN.

Les Français ouvrant leur carrière
 Pour faire entre eux des concurrents;
 Ta providence orna la terre
 Et des vertus, & des talents.
 A nous... d'en faire un bon usage,
 Et reconnoître en tout les temps (bis.)
 Que le mortel savant & sage
 Est l'ainé de tous tes enfants.

L' O U B L I É , à son fils.

Air : *Eh! quoi peux-tu dormir encore.*

Quand le temps qui marche en silence,
 Par d'imperceptibles efforts
 Aura miné notre existence
 Et décomposé ses ressorts,
 C'est sous l'Autel de la Patrie (bis.)
 Que tu creuseras mon tombeau.
 Est-ce perdre en entier la vie
 Que de rentrer dans son berceau. (bis.)

Marche.

Air : *Mourir pour sa patrie.*

FIN.

